

Jean Jaurès, le Toulousain

UNE SEMAINE DANS LA VIE DE JEAN JAURÈS FIN MARS 1892

Professeur de philosophie, conseiller municipal, adjoint à l'Instruction publique, le futur leader socialiste a passé trois années décisives à Toulouse de 1890 à 1893. Trois années qui l'ont poussé à choisir définitivement une carrière politique et des convictions socialistes. Trois années qui peuvent mieux se comprendre en le suivant lors d'une des semaines importantes de cette période, celle de sa première rencontre avec Jules Guesde.

Lundi 21 mars 1892

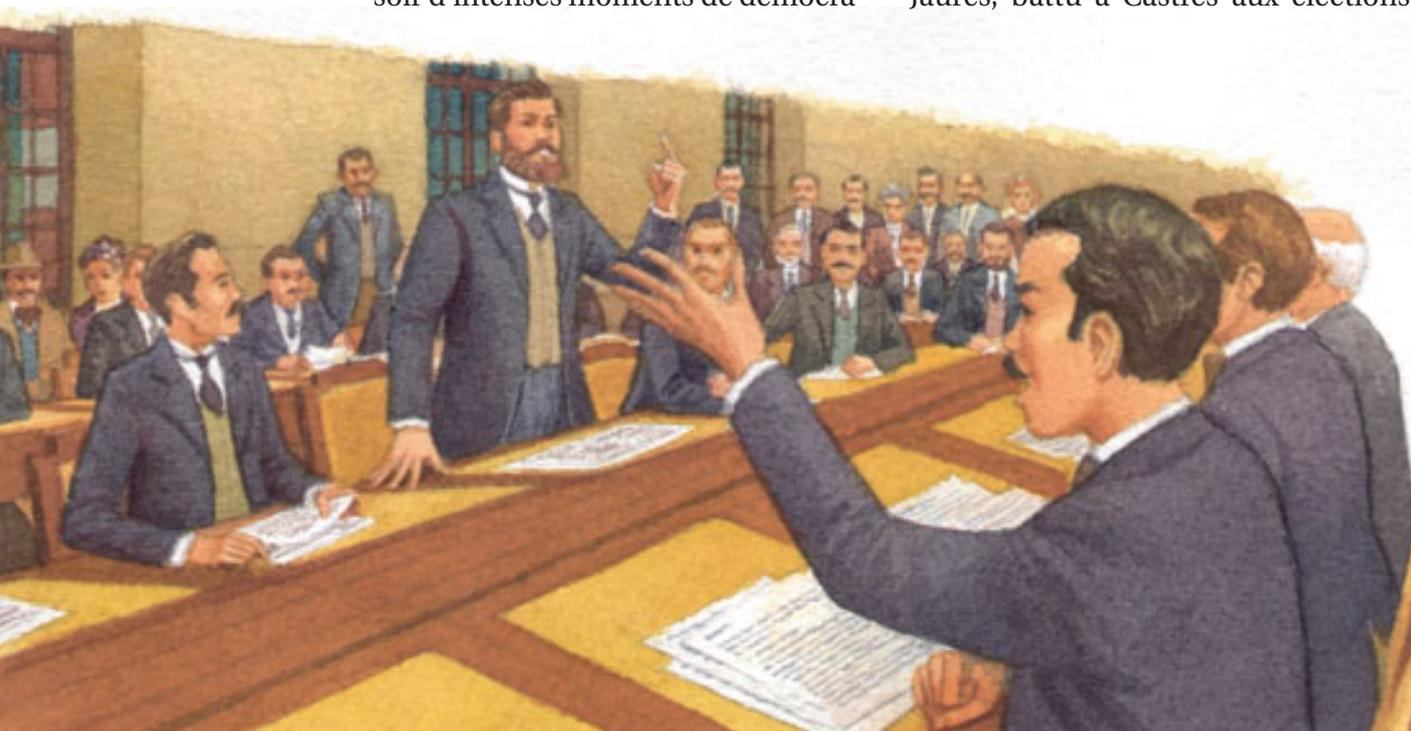
Le conseiller municipal

« **J**E PROTESTE DONC ... » En se rendant au Capitole ce lundi de début de printemps, le conseiller municipal Jean Jaurès, adjoint à l'Instruction publique, ex-député du Tarn et professeur de philosophie à la faculté des lettres, a sans doute ces mots qui lui résonnent dans les oreilles: «*Je proteste de la façon la plus énergique... Je n'ai pas l'habitude de cacher ce que j'ai à dire... J'ai rarement vu quelque chose d'aussi stupide...* » Les phrases rudes et tranchantes de Charles de Fitte, leader local des socialistes « blanquistes », noble agenais fier de son emploi d'ouvrier typographe à Saint-Cyprien, font des conseils municipaux du lundi soir d'intenses moments de démocra-

tie. Et un apprentissage tendu et difficile pour le jeune conseiller municipal Jaurès, trente-deux ans, responsable de l'enseignement et de la culture. Depuis 1888, Toulouse est gouvernée par une alliance de radicaux majoritaires (dont le maire, Camille Ournac), c'est-à-dire, à l'époque, de républicains anticléricaux, et de socialistes. Jaurès, battu à Castres aux élections

législatives de 1889 après un premier mandat de député, n'est pas encore officiellement socialiste. Il est d'abord « républicain » (à une époque où une grande partie de la droite est encore monarchiste) et s'interroge sur le devenir d'un mouvement socialiste éclaté et embryonnaire qui l'intéresse, l'attire et le déconcerte.

À Toulouse, deux factions au moins se font face: les « blanquistes » derrière Charles de Fitte, héritiers de la Commune et des socialistes utopistes de 1848, qui s'appuient sur les premiers syndicats (tout juste autorisés) et sont de fait proches de l'anarchisme, et les « guesdistes », plus soucieux d'organisation et qui commencent à s'intéresser aux thèses de l'Allemand Karl Marx. Comme la droite monarchiste est très minoritaire à Toulouse, le véritable combat idéologique a lieu au sein de la majorité municipale qui a



obtenu tous les sièges aux élections de 1888. Fidèle au maire Camille Ournac, Jaurès tente de mettre tout le monde d'accord mais il a fort à faire avec deux conseillers municipaux qui le prennent régulièrement à partie.

À droite, c'est Héral, un républicain «modéré» mais surtout nationaliste qui lui reproche, déjà, son pacifisme et s'opposera vivement à lui quand Jaurès, fin 1890, supprimera les «bataillons scolaires» qui préparaient les enfants des écoles à la vie militaire en les faisant défiler au pas avec des fusils de bois. À gauche, c'est donc Charles de Fitte qui s'oppose avec constance à toute subvention «culturelle» : théâtre du Capitole, Académie des Jeux floraux, rien ne trouve grâce à ses yeux car selon lui, seuls les «besoins matériels» méritent d'être satisfaits.

Mais ce soir, point de joute... Jaurès se lève et demande la création d'un deuxième emploi d'instituteur adjoint (c'est-à-dire payé par la Ville) à l'école de garçons du faubourg Bonnefoy. Cette fois, Charles de Fitte n'y trouve rien à redire.

À droite, Jaurès causant avec le maire Camille Ournac dans la cour du Capitole. Ci-dessous, le nouvel immeuble de *La Dépêche* rue Bayard où le journal va s'installer en avril 1892 après avoir quitté la rue d'Alsace-Lorraine.



Mardi 22 mars 1892

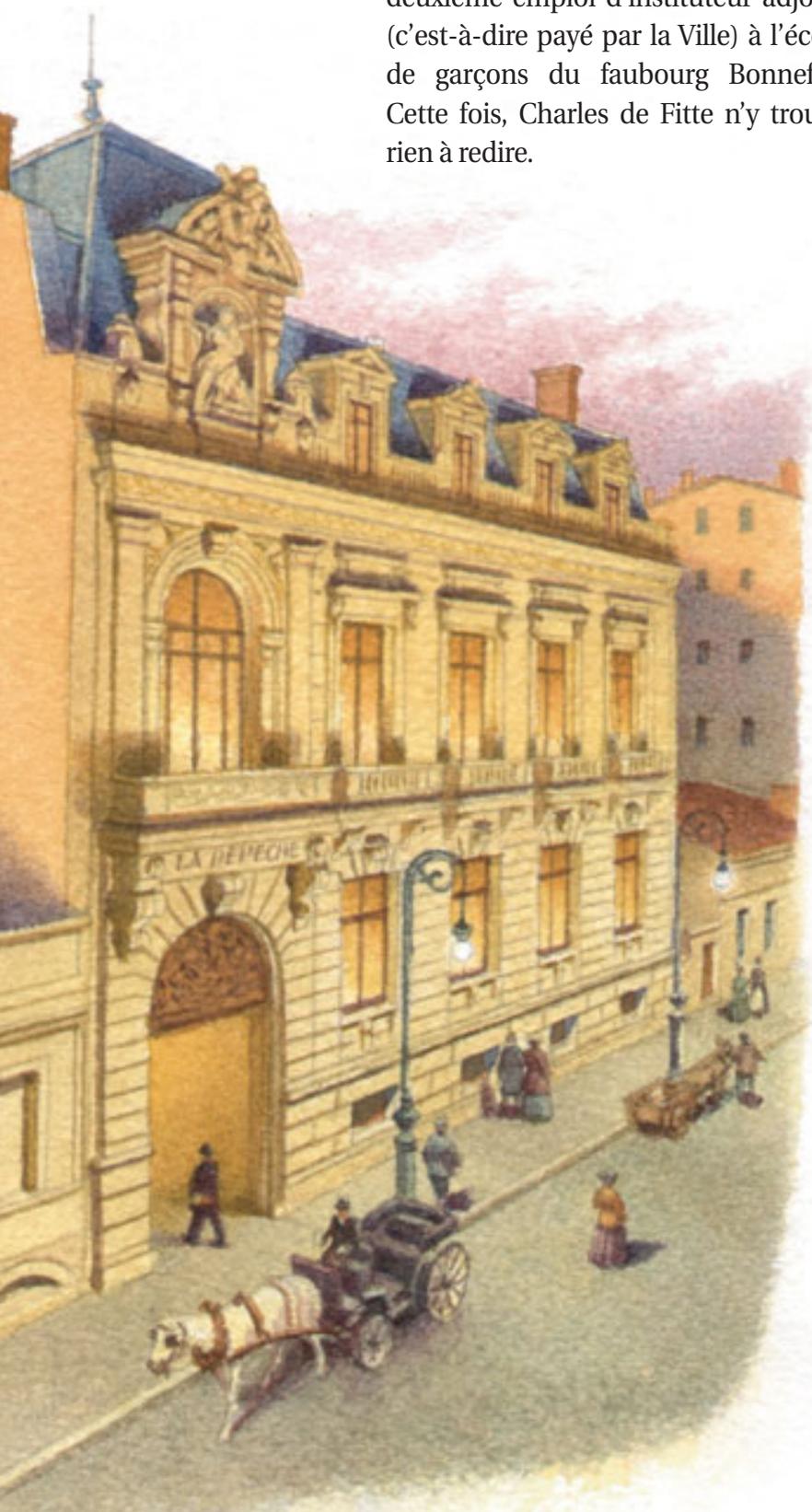
Le journaliste

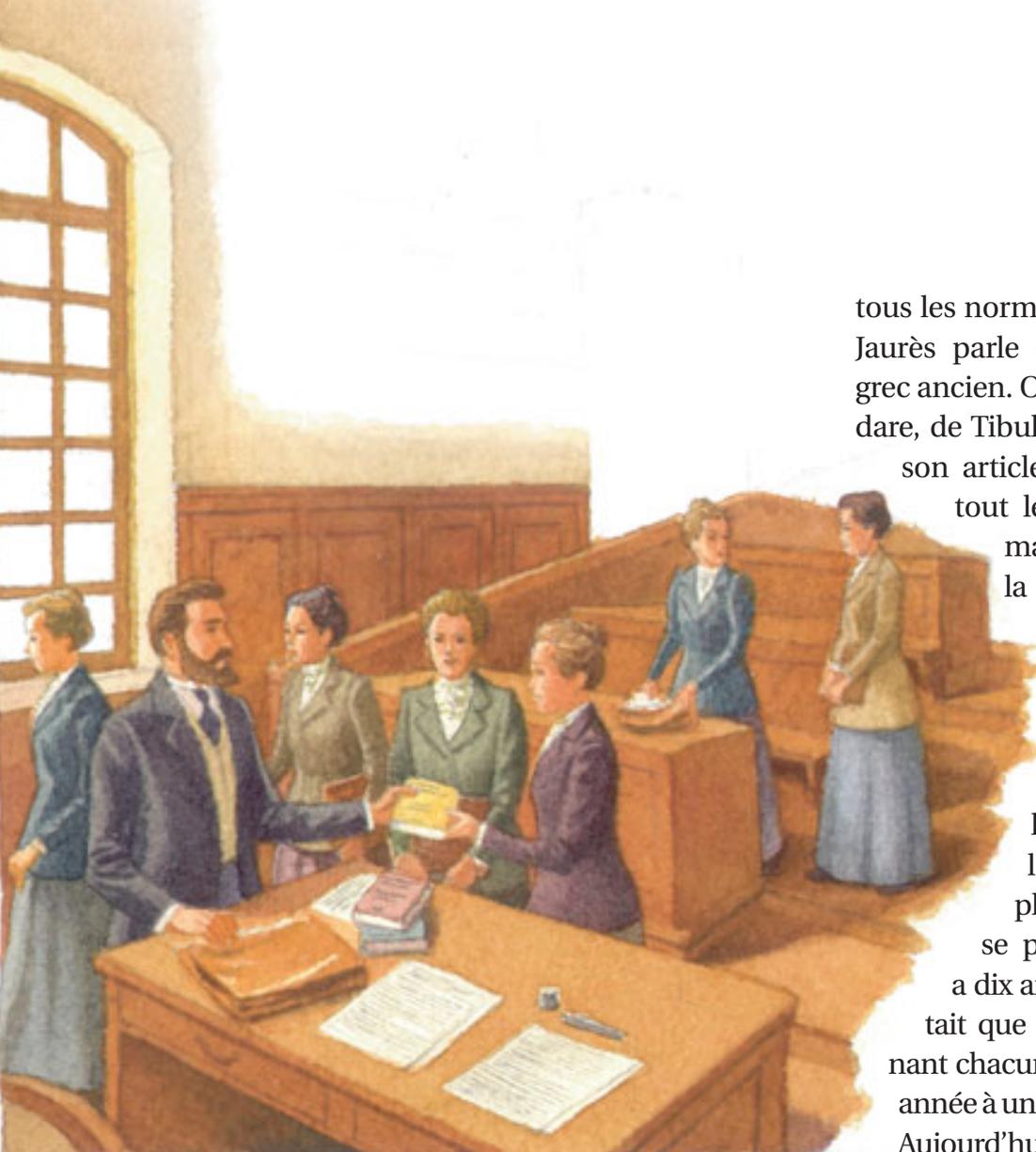
LE MATIN, Jaurès se rend au Capitole et rencontre le maire Camille Ournac. Ce dernier lui demande son avis sur les premiers pas du gouvernement Loubet après la crise ministérielle de février qui a mis fin au gouvernement Freycinet, tombé sur la question catholique. C'est qu'après la crise boulangiste des années 1886-89 qui a failli mener au pouvoir un général démagogue soutenu par tous les extrémistes, l'église catholique a fait la paix avec la République et décidé de venir disputer aux socialistes les voix des travailleurs des villes. L'un des leaders de l'aile sociale de ce mouvement, Albert de Mun, est attendu à Toulouse en fin de semaine. En même temps que l'un des principaux meneurs socialistes, le nordiste Jules Guesde.

Les élections municipales approchent, elles sont prévues pour le 1^{er} mai, une date que le gouvernement aurait souhaité changer en pleine montée des idées socialistes. Dans *La Dépêche* que Jaurès a achetée ce matin, on trouve comme chaque jour les rubriques «Le mouvement ouvrier» (aujourd'hui, un article sur l'arbitrage qui a mis fin à la grève des mineurs de Carmaux) et «La dynamite» consacrée elle aux anarchistes : aujourd'hui, deux arrestations, un attentat (mais

qui «semble étranger à toute préoccupation politique») et un «engin se composant d'un tube de plomb contenant une substance noirâtre» trouvé par un domestique à Angoulême...

L'après-midi, Jaurès doit justement écrire son article hebdomadaire pour *La Dépêche*. Il fait partie des sept éditorialistes prestigieux recrutés par le journal pour, chaque jour, faire la tête de sa première page. Il y a deux semaines, il a critiqué l'attentisme du gouvernement face à l'offensive catholique et aux revendications sociales. La semaine dernière, il a condamné le détricotage de la loi sur les universités au Sénat. Cette semaine, que va-t-il écrire ? Un peu à court, il ressort un «papier» qu'il avait en réserve sur une petite société de prévoyance, «premier coup que des ouvriers intrépides, rêveurs positifs, ont porté aux puissances financières qui dominent notre pays». «Rêveurs positifs», tout Jaurès est déjà là.





Son article en poche, il se rend aux bureaux de *La Dépêche*, rue d'Alsace-Lorraine. L'ambiance y est fiévreuse : le directeur, Rémy Sans, est dans les affres du déménagement rue Bayard, dans trois semaines, où il a fait bâtir un nouvel « hôtel de pierre », avec des rotatives qui vont permettre d'augmenter encore le tirage, le format et de passer à six pages.

Mercredi 23 mars 1892 Le professeur

OFFICIELLEMENT, si Jaurès est à Toulouse, c'est pour enseigner la philosophie à la faculté des lettres. Ce mercredi matin, cours aux rares étudiantes toulousaines sur son sujet de prédilection, la philosophie allemande. Puis déjeuner place du Capitole avec quelques amis professeurs, déjà fréquentés lors de son premier séjour dans la ville en 1884 et 1885. Il leur raconte sa soutenance de thèses à Paris, deux thèses en chantier depuis dix ans qu'il a enfin pu terminer ici : une en français sur « *la réalité du monde sensible* », une en latin sur « *les premières manifestations du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte et Hegel* ». Comme

tous les normaliens de son époque, Jaurès parle couramment latin et grec ancien. On cite des vers de Pindare, de Tibulle, on le plaisante sur son article de *La Dépêche* que tout le monde a pu lire ce

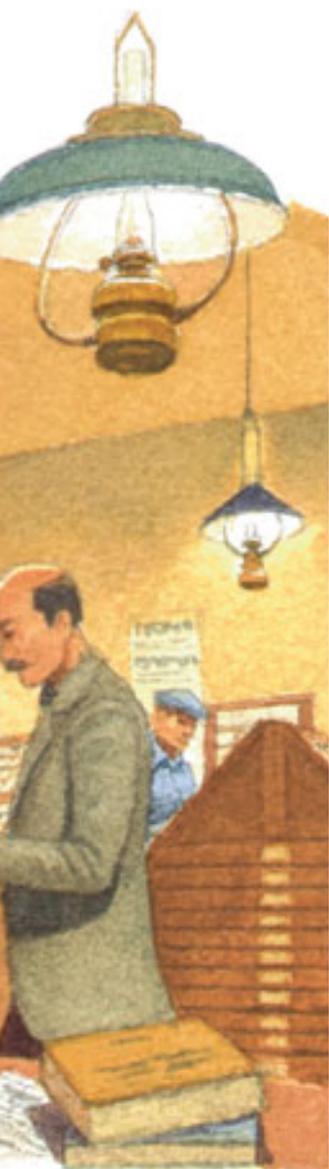
matin, et puis on parle de la réforme universitaire. Toulouse va-t-elle enfin avoir son université ? Jaurès reste prudent... Les choses avancent, mais lentement alors que les étudiants se multiplient et que les cours se professionnalisent. Il y a dix ans, Toulouse ne comptait que cinq professeurs donnant chacun dix cours publics par année à une trentaine d'étudiants.

Aujourd'hui, les chiffres ont explosé : il y aura bientôt une quinzaine de professeurs et jusqu'à deux cents étudiants ! Jaurès voudrait voir se créer de fortes universités dans les grandes villes, capables de retenir les meilleurs éléments qui partent tous à Paris et, là aussi, il sent qu'il sera plus efficace dans le monde politique où il fait ses classes et où tout

semble possible, que dans ce monde universitaire qui l'a formé et qu'il va bientôt abandonner.

Pour se dégourdir les jambes après un repas un peu lourd, messieurs les professeurs vont faire un tour au musée des Augustins où on a accroché de nouvelles toiles. Frappé par l'article de tête de *La Dépêche* de la veille sur le Salon des Indépendants à Paris, qui comparait finement les jeunes artistes du moment, Toulouse-Lautrec, Bonnard, Maurice Denis, aux meilleurs peintres primitifs, Jaurès ne peut s'empêcher de trouver tout à coup un peu lourdes les « grandes machines » empilées ici.

Le soir, Jaurès donne son cours public où ses amitiés socialistes font venir un auditoire fervent et bigarré. Le sujet n'est pourtant pas grand public : « *Dieu et l'âme (la matière)* ». À la sortie, il parle un moment avec Albert Bedouce, jeune commercial à l'imprimerie Sirven et socialiste guesdiste. Jaurès aime bien Bedouce qui s'oppose souvent comme lui à Charles de Fitte, il lui promet qu'il sera bien là dimanche soir à la conférence donnée par Jules Guesde.





À deux pas du Capitole et de *La Dépêche*, la famille Jaurès occupait un appartement confortable place Saint-Pantaléon (aujourd'hui place Roger-Salengro).



la fillette dans ses bras, lui montre la place, les colombes sur les tuiles des toits: «*Regarde, Malou, les colombes, là...*» Et la petite, qui mélange encore l'occitan de la cuisinière et de sa grand-mère avec le français que se forcent à lui parler ses parents, de répéter: «*Couloum ! Couloum !*» Louise rentre à son tour, un panier à la main, que va-t-on manger au «*dîner*», au «*souper*»? Bientôt six ans que Jaurès et elle se sont mariés. Si ses amis à lui ont un peu de mal avec elle car la politique et la philosophie l'ennuient, et trouvent qu'elle laisse parfois son mari mettre des complets un peu élimés et qu'elle va même à la messe, Jean apprécie cette différence qu'il y a entre le monde du dehors et cette petite cellule familiale où il se sent parfaitement ailleurs, parfaitement tranquille.

bras dessous, mère et fils arpentent le boulevard jusqu'aux allées Lafayette où la musique du 33^e régiment d'infanterie joue quelques morceaux célèbres. Du temps de son premier séjour à Toulouse, le doyen de la faculté avait noté dans le dossier confidentiel du professeur de philosophie: «*Monsieur Jaurès est un jeune homme distingué d'un commerce agréable et qui récompense par un amour filial touchant les soins d'une mère dévouée*». En la quittant place Lafayette, Jaurès rappelle à sa mère que Louise et lui vont demain soir au théâtre du Capitole où Caze-neuve, le célèbre ténor, jouera *Faust*. Mérotte viendra donc veiller Malou et lui chanter les douces berceuses du pays castrais.

Judi 24 mars 1892

Le père de famille

Pas de cours ce matin, ni cet après-midi. Jusqu'il y a un mois, Jaurès profitait du peu de temps que lui laissaient l'université et le conseil municipal pour achever ses thèses. Maintenant, c'est fini et il a peine à croire qu'il a sa matinée à lui, qu'il peut ouvrir la fenêtre de son bureau, se pencher et regarder la petite place Saint-Pantaléon, ses passants, écouter les conversations.

La porte du bureau s'ouvre et Madeleine fait irruption dans la pièce. Madeleine a deux ans et demi, elle est née trois jours avant la défaite de Jaurès aux législatives à Castres. Jaurès prend

La seule tristesse que peut ressentir Jaurès, c'est que sa mère ne soit plus là. Louise a exigé que «*Mérotte*» ne vive plus chez eux et l'après-midi, Jaurès retrouve devant la cathédrale Saint-Etienne celle avec qui il a vécu jusqu'à son mariage. Mérotte a fait ses dévotions et bras dessus,





Vendredi 25 mars 1892

L'adjoint à l'Instruction publique

Ci-dessous, Jaurès en visite dans une école de filles. Le poste d'adjoint à l'Instruction publique est l'un des plus importants de la mairie en un temps où l'essentiel de l'enseignement se fait à l'école primaire (l'enseignement secondaire est payant et de fait réservé aux classes aisées) et est donc financé par les communes. Nouveauté en 1889, l'État prend les salaires des instituteurs à sa charge, mais à des conditions qui mettent les communes en difficulté.

PAS DE COURS LE MATIN, Jaurès rejoint son bureau au Capitole et traite les affaires courantes de sa délégation d'adjoint à l'Instruction publique. Une dizaine d'années après les lois de Jules Ferry, le cadre du système scolaire français est encore en pleine évolution. En prenant ses fonctions en 1890, Jaurès a dû gérer en urgence les conséquences complexes d'une loi votée un an plus tôt et qui transformait les instituteurs en fonctionnaires d'État (jusque là, ils étaient payés par les communes). Du coup, l'État baissait leurs salaires et supprimait

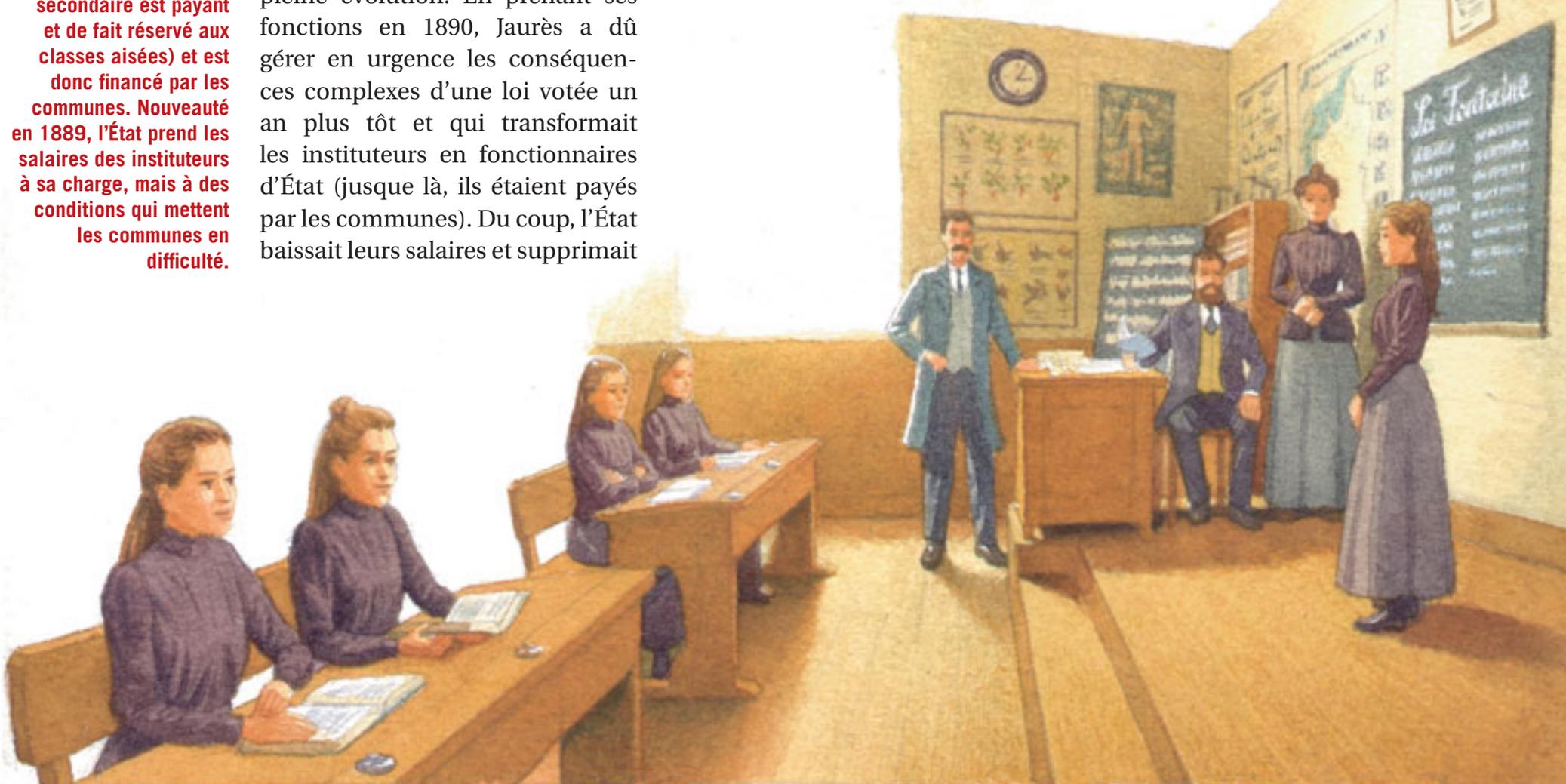
en plus toute subvention aux villes de plus de 100 000 habitants, dont Toulouse. Une catastrophe pour la commune qui voyait au même moment ses effectifs scolaires augmenter à toute vitesse et était obligée d'engager un vaste programme de construction d'écoles. Jaurès sortira vainqueur de ce rude baptême du feu en conservant provisoirement la subvention d'État grâce à l'intervention des députés locaux et en faisant voter une nouvelle subvention municipale qui assurera le maintien du niveau des salaires des instituteurs. En plus, comme l'État refusait d'augmenter le nombre de ces derniers malgré la hausse du nombre des élèves, Jaurès créera des postes d'instituteurs « adjoints » payés par la municipalité.

Autre souci de l'adjoint délégué, sensible aux idées socialistes, les cantines et les écoles maternelles (il en ouvrira trois), très nécessaires à Toulouse où beaucoup de femmes travaillent.

Dernier gros chantier, et véritable raison de sa nomination, la création d'une université à Toulouse qui n'aboutira pas sous son mandat mais peu après, en 1896 et en grande partie grâce à ses efforts. Car la mairie a mis la main à la poche pour convaincre l'État: c'est elle qui paye les nouveaux bâtiments des allées Saint-Michel inaugurés en 1890 (sciences et médecine), elle qui paye aussi la nouvelle faculté des lettres qui ouvrira à la fin de l'année.

L'après-midi, après être passé déjeuner chez lui, Jaurès va, comme il le fait régulièrement, visiter en compagnie de son chef de bureau une des écoles de la ville. Lors d'une de ces visites, l'institutrice de l'école de filles de Saint-Martin-du-Touch notera sur son aide-mémoire: « *L'éminent professeur daigna adresser quelques questions d'histoire aux élèves; il fit réciter aussi Le savetier et le financier de La Fontaine. Monsieur Jaurès donna comme témoignage de sa satisfaction deux jolis prix aux deux meilleures élèves, ainsi que des tablettes de chocolat aux plus jeunes.* »

Le soir, Jaurès et Louise vont écouter *Faust* au théâtre du Capitole.





Samedi 26 mars 1892

Le socialiste

EN SORTANT DU CAPITOLE, Jaurès rejoint Saint-Cyprien où Bedouce lui a donné rendez-vous à la sortie de l'imprimerie Sirven. Le temps est un peu plus doux après les grands froids du début du mois et les rues sont plus animées que d'habitude. Sur le Pont-Neuf, la masse des ouvrières de la Manufacture des Tabacs (les « tabatairas ») qui rentrent chez elles. Toulouse a la particularité de compter non seulement très peu d'ouvriers mais encore que ces ouvriers soient très majoritairement des ouvrières. Le socialisme local est donc un socialisme d'artisans et d'employés, comme ceux des tramways dont la grève pour obtenir la journée de 12 heures (au lieu de 16) a agité la ville tout l'été dernier. Jaurès y a été en première ligne, Ournac lui ayant demandé de présider la commission chargée de vérifier les comptes de « l'empereur » Pons, redoutable propriétaire de la compagnie de tramways à chevaux. Après de nombreux rebondis-

sements et une émeute, Jaurès, pour une fois soutenu par de Fitte, négociera un compromis qui poussera Pons à accepter la journée de 12 heures en échange d'un large geste financier de la ville.

Bedouce est là, avec un jeune homme du quartier, Etienne Billières (qui sera maire de Toulouse de 1925 à 1935) qu'il présente à Jaurès : « Etienne vient d'entrer à l'imprimerie, il sera là demain à la conférence... » La veille, *La Dépêche* a publié le communiqué du « groupe socialiste républicain ouvrier » :

« Le citoyen Jules Guesde, membre du conseil national du Parti ouvrier, donnera une conférence, dimanche 27 mars, à 8 heures et demie du soir, dans l'hippodrome du Pré Catelan. »

Bedouce apprend à Jaurès que la réunion sera « contradictoire », des orateurs catholiques seront présents, peut-être le père dominicain Gayraud, l'un des « ces prédicateurs

populaires qui vont dans les clubs et les réunions publiques discuter avec les socialistes et les anarchistes » pour, comme l'écrivait Jaurès dans un article de janvier, « entrer en relations presque familières avec les ouvriers ». Passe Charles de Fitte avec quelques uns de ses « blanquistes », la conversation est difficile, Bedouce et de Fitte ne voulant pas se parler et celui-ci accusant Jaurès de n'avoir rien fait pour hâter la construction de la Bourse du travail qui traîne en longueur.

Le soir, à 9 heures et demie, Jaurès se rend, en tant qu'adjoint à l'Instruction publique, au bal donné dans un hôtel par l'association des anciens élèves du lycée. Jaurès cause un moment avec Ournac, le maire, à qui il confirme qu'il est bien partant pour être sur sa liste aux prochaines municipales, tout en l'avertissant qu'il compte tenter sa chance aux législatives de l'an prochain dans le Tarn. Jaurès s'éclipse rapidement le « souper froid » fini. Il aurait nettement préféré assister à la conférence donnée ce soir au Pré Catelan par Albert de Mun, l'homme qui tente de créer un parti catholique populaire et en qui Jaurès sent un adversaire à sa dimension. Tant pis, il ira demain à celle donnée devant les étudiants catholiques au Jardin royal. Avec la réunion Guesde le soir, cela fera un sujet tout trouvé pour son article de mercredi prochain.



Discours de Guesde au Pré Catelan, lieu habituel des réunions politiques. Le débat « contradictoire » avec des orateurs catholiques était une des tendances du moment, l'Église, avec le pape Léon XIII, ayant compris que le socialisme était la force montante en politique et partageant une partie de son constat sur la société industrielle. De gauche à droite : Gayraud, Jaurès, Bedouce, Guesde, Ferroul.

Dimanche 27 mars 1892

Jaurès face à Guesde

À 4 HEURES, en attendant le début de la deuxième conférence d'Albert de Mun, Jaurès lit dans *La Dépêche* le compte-rendu très ironique de la première qu'il a manquée la veille au soir : « *Aucun contradicteur n'étant là pour répondre aux erreurs historiques et sociales de l'orateur catholique, son triomphe a été complet.* » La conférence commence et l'assistance, très bien-pensante, murmure chaque fois que l'orateur parle de « *socialisme chrétien* ». Jaurès prend des notes, son article de mercredi est déjà presque écrit, il le conclura ainsi : « *J'ose dire respectueusement à Monsieur de Mun que, par la doctrine sociale, il est beaucoup plus près de nous, qui l'écoutions en silence, que de la jeunesse catholique qui l'acclamait* ».

À 8 heures, Jaurès est au Pré Catelan, il s'assied à côté de Bedouce qui lui fait remarquer que les assistants sont majoritairement catholiques, attirés par la présence du père Gayraud, que l'on aperçoit là-bas au bout du premier rang. À 9 heures moins le quart, Guesde commence à parler, c'est la première fois que Jaurès l'entend. L'homme du Nord, avec son regard intense et sa barbe de prophète, détaille « *le mal affreux qui torture la société actuelle* » et qui ne peut être résolu que par « *le collectivisme* ». Une heure après, il laisse la parole au père Gayraud dont le discours sera nettement plus chahuté, surtout quand, l'un des assistants lui reprochant les autodafés de l'Inquisition (la veille, de Mun a eu l'imprudence de qualifier Simon de Montfort de « *héros chrétien* »), il s'écrie : « *L'inquisition ! J'en connais deux inquisitions : celle qui faisait la guerre à la canaille et celle qui sévit aujourd'hui !* »

Le mot « *canaille* » rend l'assistance incontrôlable et malgré les précisions de l'orateur (le mot « *canaille* » ne s'adresse pas à cette assemblée, composée, croit-il, « *entièrement d'honnêtes gens* »), la fin de son intervention se perd dans les cris. Des socialistes remarquent alors la présence de Jaurès et, flattés, lui demandent de monter à la tribune. Jaurès accepte, mais c'est pour dire qu'il ne parlera pas. On proteste, des catholiques insinuent qu'il a peur. Alors, « *dans un élan de paroles superbes* », il prend la défense de Guesde et demande qu'on le laisse répondre au dominicain. Ce qui est fait mais les interruptions continuent et la séance doit être levée tandis qu'un jeune anarchiste parisien, tenu à l'œil par un commissaire de police, demande en vain à exposer lui aussi ses théories...

À la sortie de cette réunion épique, Bedouce présente Jaurès à Guesde. Guesde a été frappé par les paroles de Jaurès à la tribune ; après un arrêt dans un café de la place du Capitole, il lui demande de l'accompagner à son hôtel où ils pourront parler plus tranquillement.

Les deux hommes parleront toute la nuit et le lendemain, avant de repartir pour une autre réunion dans une autre ville, Guesde dira seulement à Bedouce qui l'interrogeait : « *Ce fut une bonne journée !* »

Treize ans plus tard, Jaurès et Guesde, aussi différents qu'on peut l'être, réussiront malgré leurs divergences à créer un mouvement socialiste unifié, la SFIO. Ce jour-là, ils se seront sans doute souvenu de cette nuit de mars 1892 où ils avaient pour la première fois confronté leurs convictions. ●

À lire :

« *Jean Jaurès, citoyen adoptif de Toulouse* », Maurice Andrieu, Privat 1987 ;

« *Quand Jaurès administrait Toulouse* », Jean-Michel Ducomte, Privat 2009.

(Voir aussi bibliographie en pages 28-29).

Texte : Jean de Saint Blanquat

Illustrations : Philippe Biard

info@studiodifferemment.com

STUDIO DIFFÉREMENT

